Archéologie d'un ensemble mobilier exceptionnel : les collections du château de La Sarraz (Suisse)

*Archeology of an outstanding group of furnishing pieces: the collections at the
castle of La Sarraz (Switzerland)*

Dave Lüthi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/13007>

DOI : 10.4000/insitu.13007

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la culture

Référence électronique

Dave Lüthi, « Archéologie d'un ensemble mobilier exceptionnel : les collections du château de La Sarraz (Suisse) », *In Situ* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 19 juillet 2016, consulté le 19 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/13007> ; DOI : 10.4000/insitu.13007

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Archéologie d'un ensemble mobilier exceptionnel : les collections du château de La Sarraz (Suisse)

Archeology of an outstanding group of furnishing pieces: the collections at the castle of La Sarraz (Switzerland)

Dave Lüthi

- 1 En 1912, le dernier descendant de la famille noble de Gingins, Henry de Mandrot, fait de son château un musée double, consacré à la fois à la mise en valeur du patrimoine dynastique et aux témoignages de la vie quotidienne de la Suisse romande aux « temps anciens ». Cette entreprise ambitieuse ne connut toutefois jamais l'essor du Musée national suisse à Zurich, dont elle se voulait la rivale. À son ouverture, en 1922, elle révèle néanmoins au public un château d'origine médiévale des plus remarquables et des collections de peinture et de mobilier dont on commence à peine, près d'un siècle après la création du musée, à percevoir la réelle importance et l'originalité. Depuis 2012, le séminaire de recherche « Architecture & Patrimoine » de l'université de Lausanne¹ s'est penché sur ces objets et sur l'histoire des collections. Grâce à l'important fonds d'archives déposé par l'association gérant le château depuis la mort de Mandrot en 1920, on peut non seulement documenter et attribuer nombre d'œuvres² mais également retracer la lente convergence d'objets provenant des diverses branches de la famille vers un lieu unique, au cours du XIX^e siècle. C'est avant tout de cette collection familiale dont il sera question ici ; contrairement à d'autres musées établis dans des demeures anciennes et qui conservent des collections constituées par une ou deux générations d'amateurs³, La Sarraz présente des objets dont la valeur d'usage s'est étendue parfois sur plus de deux ou trois siècles.

Le château et la famille de Gingins

- 2 Le château de La Sarraz trouve ses origines au Moyen Âge (**fig. 1**), vraisemblablement au XI^e siècle⁴. Surveillant un passage important du trafic allant de la France actuelle vers l'Italie *via* le Jura, il surplombe une gorge qui lui a donné son nom (*apud Saratam*) ; il est accompagné d'un bourg qui remonte sans doute aux XII^e et XIII^e siècles. Le château est le siège d'une importante seigneurie, dont le monument funéraire de François I^{er} de La Sarraz, mort en 1360, reflète la grandeur. Il s'agit du plus ancien monument médiéval à figure de transi, dont Erwin Panofsky a relevé l'importance dans son ouvrage célèbre, *Tomb sculpture*⁵. La famille s'éteint au début du XVI^e siècle et la baronnie échoit alors à François II de Gingins en 1542, détenteur de plusieurs autres terres importantes (Gingins, Divonne, Le Châtelard) ; elle demeure aux mains de ses descendants jusqu'à la Révolution vaudoise en 1798 avant de devenir un « simple » domaine familial⁶. Elle constitue la possession des fils aînés, qui portent le titre de baron durant tout l'Ancien Régime, alors même que la Ville et République de Berne avait annexé le Pays de Vaud en 1536 ; Leurs Excellences de Berne avaient néanmoins préservé fiefs et seigneuries de manière à s'assurer le soutien des anciennes familles nobles. Les Gingins ont un statut d'ailleurs singulier dans cette configuration politique et géographique particulière : c'est l'une des dernières familles nobles d'origine médiévale au moment de la Révolution, ce dont ils sont bien conscients, mais ils sont aussi l'une des rares familles vaudoises introduite dans le patriciat bernois, par l'accession de François II à la bourgeoisie de la République en 1522 (soit avant la conquête par les Bernois du Pays de Vaud)⁷.

Figure 1

Le château de La Sarraz, vue générale depuis le parc. À gauche et au centre, les deux corps de logis ; à droite, les deux tours encadrant l'entrée principale.

Phot. Lüthi, Dave. © Château de La Sarraz, Musée romand, 2012.

- 3 Le château actuel remonte en grande partie aux XII^e-XIV^e siècles, notamment les deux grandes tours encadrant l'entrée. Vraisemblablement endommagée lors des guerres de Bourgogne (1474-1477), la forteresse fut rénovée par Barthélémy de Gingins, mais son état actuel résulte de travaux menés par le baron Joseph après l'incendie provoqué par les Suisses lors de la conquête du Pays de Vaud, en 1536. La demeure fut considérablement transformée au XVI^e siècle, ce dont témoigne la plupart des corps de logis existants. L'actuelle « salle des chevaliers », ancienne grande salle, remonte vraisemblablement à cette époque (après 1555 selon la dendrochronologie) et atteste encore du faste de la demeure, ainsi que les fragments de décor peint récemment découverts dans le grand salon.
- 4 En raison de la ramification de la « maison de Gingins », la terre baronniale fut réduite au bourg et au village de Ferreyres, et d'autres domaines apparurent pour les branches secondaires, qui prirent leurs noms. Ce phénomène a pour corollaire la construction de plusieurs résidences, notamment la maison seigneuriale de Chevilly, à La Sarraz (vers 1713-1714) et le château d'Orny (vers 1732). L'histoire familiale fut bouleversée par la mort prématurée de ses membres mâles, mercenaires au service de Berne, de la France et de la Hollande ; le château, délaissé, passe alors de mains en mains. Ce n'est que dans les années 1780 qu'Amédée-Philippe de Gingins entreprit de subdiviser plusieurs salles pour bénéficier d'appartements aux dimensions plus confortables. Quelques lambris témoignent de cette phase de travaux, relativement modeste, mais qui démontre l'intérêt renaissant de la famille pour l'édifice, après un siècle de quasi-abandon. À la mort du

baron, sans descendance, son frère Charles obtient le titre ; il fonde l'ultime lignée qui s'éteint en 1893 avec son arrière-petit-fils Aymon.

- 5 La complexité des collections actuelles s'explique par cette histoire familiale particulière. Elles proviennent en effet des diverses branches de la famille et de leurs différents lieux de résidence, tant dans la région de La Sarraz qu'à Berne, où la plupart des Gingins habitent en temps ordinaire ; en tant que membres du Grand Conseil bernois, ils se devaient en effet de résider dans la capitale de la République pour siéger⁸. S'ils ne semblent guère atteints par la « maladie de la pierre » comme d'autres patriciens contemporains⁹ puisqu'ils se contentent de louer des appartements à Berne, ils ont pour la plupart un train de vie digne des familles patriciennes de leur temps, ce dont les intérieurs du château de La Sarraz constituent un témoignage recomposé.

Du château néomédiéval au musée dynastique

- 6 Le château connaît une phase importante de travaux dans la première moitié du XIX^e siècle, alors que les deux frères Henry et Frédéric de Gingins pensent s'y établir. Ce dernier demande à l'architecte lausannois François Recordon (1795-1844) une « néogothicisation » des façades, partiellement réalisée¹⁰, ainsi que des aménagements de style néoclassique (dépendances, décor intérieur) ; en 1836, il fait installer par l'architecte Louis Wenger (1809-1861) une pseudo-chapelle dans la salle voûtée à la base de la tour de défense orientale, pour abriter le tombeau de François I^{er} découvert peu auparavant dans la chapelle du Jaquermart¹¹. Paradoxalement, au moment de « médiévaliser » le château, il ordonne la démolition des ruines de la barbacane et du mur d'enceinte qui fermait la cour. Avec l'aménagement d'un jardin en terrasse orné d'une tourelle néogothique, ce sont les aménagements les plus notables du XIX^e siècle.
- 7 Il faut ici s'arrêter sur la personnalité de ce châtelain ambitieux : Frédéric de Gingins (1790-1863) est en effet une figure très remarquable de l'érudition helvétique¹². Fils du baron Charles Louis Gabriel et de Marie-Anne de Watteville de Mollens, époux d'Hydeline de Seigneux, il renonce au commerce et aux armes en raison de sa surdité. Il travaille comme traducteur pour la chancellerie du canton de Berne puis, vivant de ses rentes, il se retire en son château et lance les réfections décrites plus haut. Il s'intéresse d'abord à la botanique puis, dès les années 1830, à l'histoire. Il publie de nombreuses études – dont une sur le tombeau de François I^{er} de La Sarraz¹³ – et fonde en 1837 la Société d'histoire de la Suisse romande ; membre correspondant de plusieurs sociétés savantes helvétiques et étrangères, il est fait docteur *honoris causa* par l'université de Berne en 1844 et il est nommé professeur honoraire à l'académie de Lausanne dix ans plus tard.
- 8 Alors qu'il réside au château, l'édifice change de forme, mais aussi de sens. Peu occupé au XVIII^e siècle, il redevient grâce à Frédéric une demeure à nouveau digne du rang que comptent tenir les Gingins :

Cette antique maison de seigneur était alors dans un grand délabrement ; de larges lézardes menaçaient les tours [...]. Quant aux vastes bâtiments de ferme, devenus inutiles depuis l'abolition des dîmes, ils tombaient en ruine [...]. Le vieux manoir est devenu [...] un édifice aussi curieux sous le rapport de l'art qu'il est commode et agréable comme habitation¹⁴.
- 9 En effet, aux apports néoclassiques de Recordon s'ajoutent des meubles (néo)gothiques et les vitraux de la salle des chevaliers qui contribuent à l'ambiance néo-féodale du château (fig. 2).

Figure 2

Le vitrail armorié de la salle des chevaliers, daté « 1830 », avec les blasons des différentes branches et familles alliées aux Gingins, notamment les Wattenwyl.

Phot. Lüthi, Dave. © Château de La Sarraz, Musée romand, 2012.

- 10 Ambiance sans doute due autant au goût de Frédéric pour l'histoire qu'aux circonstances familiales post-révolutionnaires. Plusieurs des rameaux cousins étant tombés en quenouille, la « maison de Gingins » se retrouve singulièrement réduite : le châtelain et son frère en sont les derniers descendants¹⁵. Habité par leurs deux familles, le château de La Sarraz se mue peu à peu en véritable « musée dynastique » où sont déposées les reliques d'un passé révolu. L'inventaire dressé en 1845, peu après la mort du père de Frédéric, témoigne de cette évolution : « Les tableaux (dons de Mons. de Chevilly [Antoine-Charles de Gingins (1766-1823)]¹⁶ et autres), sont considérés comme immeubles, appartenant au château de La Sarraz et non aux individus »¹⁷. Ainsi, une partie du patrimoine familial, les portraits en l'occurrence, est perçue comme un bien inaliénable, faisant pour ainsi dire partie des murs. Le don d'Antoine-Charles n'est pas connu dans le détail, mais il doit être d'importance. En effet, outre les œuvres provenant de sa branche, son père Wolfgang Charles lui avait transmis les portraits reçus de deux autres seigneuries familiales, celle d'Orny, dont il était devenu le propriétaire à la mort de Rodolphe Philippe (1732-1760), dernier de la lignée, et celle de Moiry, que Victor (1708-1776), également sans descendance, lui avait léguée. On sait que 70 toiles sont laissées par Antoine-Charles à La Sarraz. Deux dessins du grand salon datant du milieu du XIX^e siècle nous montrent cette pièce telle que voulue par Frédéric lors de sa rénovation vers 1830, associant les portraits d'ancêtres à un décor contemporain, plus confortable qu'historiciste (fig. 3). Cet état était encore en grande partie visible avant l'inondation du grand salon en 2012.

Figure 3

Le grand salon vers 1862, dessin anonyme.

© Château de La Sarraz, Musée romand.

- 11 À cet héritage familial, Frédéric ajoute des objets choisis par ses soins, sur lesquels nous avons assez peu d'informations. Mais deux exemples révélateurs permettent de suivre sa démarche de réunion d'objets à caractère dynastique.
- 12 Le premier est le célèbre livre d'heures de Jean II de Gingins (vers 1420-1430), acquis par ce seigneur à Paris lors d'un séjour à caractère militaire¹⁸. Fleuron des collections du château, il a en fait été racheté par Frédéric en 1837 à Jacques-Xavier Fontana, chancelier de l'évêché de Fribourg, Lausanne et Genève de 1833 à 1841. On ignore comment le livre est arrivé à Fribourg – son errance a dû commencer à la Réforme, vers 1536 – mais trois lettres mentionnent le rachat de cette « relique des temps meilleurs » pour l'intégrer au fonds familial¹⁹. À l'époque des Mandrot, il est exposé dans le grand salon²⁰.
- 13 Quinze ans plus tard, c'est à un meuble gothique que s'intéresse Frédéric de Gingins :

Le 4 janv[ie]r 1853, j'ai acheté de Mr Kuhn antiquaire à Genève, un bahut, soit crédence, qu'il venait de trouver en Savoie. Ce bahut, évidemment fort ancien, est d'un beau travail. Il a une sorte de dossier sculpté à jour et portant au milieu un médaillon sur lequel sont sculptées les armoiries de Gingins, surmontées d'un chapeau de dignitaire ecclésiastique ; au-dessus du tout est un soleil, anciennes armoiries de la ville de Genève. On attribue ce bahut à Aymon, ou Aimé de Gingins, abbé de Bonmont, protonotaire apostolique, chanoine de St-Pierre de Genève, et nommé en 1513 évêque de Genève, nomination qui ne fut pas ratifiée par le pape²¹.
- 14 Le châtelain a aussi trouvé mention d'un certain Jacques de Gingins, chanoine à Saint-Pierre au XIII^e siècle, dont il se demande s'il ne serait pas le commanditaire du meuble. Le style de l'objet ne semble pas l'aider : « La seule objection à cette hypothèse serait l'ancienneté excessive qu'elle donnerait à ce bahut : Jacques de G. vivait en 1230, le bahut aurait donc aujourd'hui 623 ans. Aimé fut fait évêque de Genève en 1513, et lors le bahut n'aurait que 340 ans. C'est plus probable »²². L'analyse récente de ce meuble conservé dans la salle des chevaliers (**fig. 4**) montre qu'il s'agit en grande partie d'un faux réutilisant peut-être des éléments anciens – notamment des planches vermoulues...

Figure 4

La crédence « gothique » achetée par Frédéric de Gingins en 1853.

Phot. Lüthi, Dave. © Château de La Sarraz, Musée romand, 2014.

- 15 À la mort de Frédéric en 1863, une partie de son patrimoine mobilier est vendu aux enchères ; il s'agit d'objets n'ayant pas un caractère familial, mais qui devaient constituer la collection personnelle du défunt²³. Quinze ans plus tard, son neveu Aymon, devenu seul propriétaire après la mort de son oncle puis celle de son père, dresse une liste des objets ayant récemment été déposés ou retirés du château par les membres de la famille ; outre le mobilier en acajou de son père, il mentionne une cafetière en argent valant 57,60 francs – c'est l'un des montants les plus élevés de sa liste – qui fait partie des « souvenirs et cadeaux » donnés par des parents²⁴.
- 16 Les sources documentaires, les photographies anciennes, les différents inventaires et, surtout, les collections actuelles montrent clairement que plusieurs branches de la famille ont offert un patrimoine considéré comme « dynastique » à Frédéric et aux propriétaires successifs du château, transformé, sans doute intentionnellement, en un véritable mémorial familial. Arbres généalogiques, argenterie armoriée²⁵, portraits mais aussi mobilier²⁶, bibliothèques²⁷, miniatures, objets décoratifs divers (**fig. 5**) sont ainsi amassés et conservés dans un lieu propice à célébrer le passé pluriséculaire des Gingins.

Figure 5

Service en porcelaine chinoise de la famille rose (vers 1770-1780) et ensemble de verres en cristal (XIXe siècle) sur la table de la salle à manger.

Phot. Lüthi, Dave. © Château de La Sarraz, Musée romand, 2013.

Le Musée romand

- 17 Aymon, dernier baron de La Sarraz, meurt le 15 janvier 1893 après une carrière militaire et politique bien remplie²⁸. Célibataire, sans enfant, il lègue château et domaine à son neveu Henry de Mandrot (1861-1920). Après des études de médecine, Mandrot avait émigré au Texas pour y créer des exploitations agricoles ; revenu au pays pour gérer ses biens, il s'adonne à sa passion, la généalogie, et fonde en 1910 la Société vaudoise de généalogie. Il épouse en 1906 une riche héritière genevoise, Hélène Revilliod, dont il n'aura pas d'enfant. Le couple réside au château à la belle saison ; en 1911, Henry y fonde la Société du Musée romand avec un comité de notables, dans le but d'ouvrir la demeure au public²⁹. Avec cet épisode commence la nouvelle vie du château.
- 18 Le projet consiste à créer un musée qui rassemblerait des éléments du patrimoine de la Suisse romande – un concept historico-géographique alors nouveau, fondé sur la latinité supposée de la Suisse occidentale et qui suscite alors un engouement à caractère nationaliste de la part des intellectuels et des notables conservateurs³⁰. Le fonds familial formerait de fait l'assise de la collection à venir. Dans un premier temps, le châtelain imaginait léguer l'ensemble au canton de Vaud, à charge pour lui de créer un Musée historique vaudois dans l'édifice, géré par une société indépendante, en l'occurrence celle du Musée romand, fondée principalement sur le modèle de l'Association du Vieux-Lausanne³¹. Rédigé sous forme de clause testamentaire en 1910, ce projet n'eut pas de suite³² mais les bases formelles du futur musée étaient désormais posées.
- 19 L'ouverture du château au public semble séduire les derniers membres de la famille. Hélène de Gingins (1856-1923), veuve d'Albert, qui réside au château éponyme sur la Côte

vaudoise, rédige en janvier 1912 un pacte successoral dans lequel elle dresse la liste d'objets et de meubles conservés dans sa demeure qu'elle souhaite léguer à la Société du Musée afin de « perpétuer le souvenir de la maison de Gingins »³³. La plupart d'entre eux ont un lien explicite avec la famille, en particulier la présence d'armoiries, mais d'autres valent surtout par leur antiquité, à l'instar du « panneau sculpté de la fin du xv^e siècle représentant la naissance de la Vierge » ou la « crédence Renaissance de style gothique [sic] en bois sculpté » ; quelques-uns ont une valeur historique plus large, tel le « drapeau du bailli ». Hélène de Gingins offre aussi des portraits de la famille ou des « copies de ceux qui ne se trouvent pas à La Sarraz » ; la liste exacte n'en est hélas pas connue. Fille de l'agronome Maximilien Touchon et de la baronne Thécla Waitz von Eschen, elle devait tenir de sa mère un sens dynastique marqué ; en tant que veuve du dernier représentant mâle des Gingins, le don qu'elle fit à Henry de Mandrot n'étonne guère. La Société du Musée s'engage à « mentionner pour chaque meuble, par une inscription, qu'il provient d'une libéralité de la famille de Gingins d'Éclépens », mais cette clause ne semble pas avoir été suivie d'application.

- 20 En dépit de ce legs important qui forme une partie notable du mobilier « haute époque » du musée actuel, l'appel aux dons n'est pas couronné d'un franc succès et les objets peinent à entrer, au grand dam des fondateurs :

Tandis que nous nous organisons au Musée romand, la même préoccupation qui inspirait les initiateurs se manifestait efficacement chez nos Confédérés, à Wildeg, à Hallwyl, où de généreux citoyens léguaient ou donnaient au Musée national à Zurich des immeubles et des collections témoignant du désir de retenir au pays des témoins du passé de toute époque. Comment, autour de nous, surmonter l'indifférence publique ? [...] Est-ce irréalisable de croire à une participation effective de nos contemporains ? Non ! Seulement la fibre donatrice du Vaudois ne me paraît vibrer, en dehors de beaux élans de charité, de solidarité, que quand il s'est établi hors de son canton. [...] Notre Musée romand ne lui offrira-t-il pas dorénavant une belle occasion de se souvenir de son pays d'origine ? Ne craignons donc pas de demander et espérons qu'il nous sera donné ! La richesse attire. Notre principal musée suisse regorge ! Efforçons-nous de réserver un peu de ce qui devient superflu au bord de la Limmat à notre propre contrée, d'autant plus que ce qui pourrait rentrer dans notre cadre est forcément limité³⁴.

- 21 Le discours exprime clairement les intentions des fondateurs : créer un contrepoint au Musée national de Zurich et à son antenne de Wildeg, château de la famille Effinger transformé en musée de l'Habitat en 1912³⁵. Le musée zurichois achetait en effet beaucoup d'objets sur le marché de l'art, laissant une impression de razzia dans les cantons romands³⁶ ; il recevait aussi nombre de dons privés, dont la collection des Hallwyl³⁷. Le « sauvetage » de stalles provenant de la cure de Saint-Saphorin (Lavaux), convoitées par un antiquaire genevois et le musée zurichois, apparaît ainsi comme une victoire :

Après un premier examen [...] il nous parut d'un grand intérêt de ne pas laisser ces témoins authentiques de notre ancien mobilier romand aller augmenter la réserve considérable de Zurich ou meubler la villa d'un riche étranger dans le Jura neuchâtelois³⁸. [...] Cette opération fut rapidement menée malgré nos compétiteurs grâce à la générosité et au patriotisme de la propriétaire qui renonça aux offres supérieures et accepta celui plus modeste de votre comité de frs. 2000. Notre société a bien établi sa nécessité, son utilité dans cette heureuse tentative de décentralisation. Nous avons pu retenir au pays une faible partie de son patrimoine, qui certainement allait lui échapper, les pouvoirs publics ne pouvant dans un temps aussi limité conclure semblable marché³⁹.

- 22 Le sentiment patriotique n'étant visiblement pas aussi aigu qu'en Suisse alémanique, l'entreprise de Mandrot ne put jamais rivaliser avec l'ampleur de ses concurrents. Le catalogue, hélas partiel⁴⁰, témoigne de la difficulté de constituer une collection cohérente. Ainsi, en 1916, on note l'entrée d'une commode Louis XVI, de divers objets de toilette, de la première bannière de l'abbaye des carabiniers de La Sarraz, d'un parapluie du XVIII^e siècle avec son fourreau, d'une suspension à sécher la viande pour cheminée à hotte, d'un fer à bricelets et d'anciens fusils⁴¹. En dépit de cette diversité et de cet éclectisme, on juge opportun d'ouvrir une salle de juin à octobre pour exposer les objets reçus ou achetés⁴² : c'était le début d'une aventure muséale qui dure depuis près de cent ans⁴³.
- 23 Après la mort de son mari en 1920, Hélène de Mandrot occupe ponctuellement le château, devenu propriété de la Société qu'il a fondée⁴⁴. On sait qu'elle y organise des événements de renommée, les premiers congrès internationaux d'Architecture moderne (CIAM) en 1928 et de Cinéma indépendant (CICI, 1929), faisant du château quelques semaines durant une Maison des artistes où logèrent Le Corbusier, Siegfried Giedion, Pierre Chareau, Gabriel Guevrekian, Pierre Jeanneret, André Lurçat, Hannes Meyer, Gerrit Rietveld, Alberto Sartoris, Alberto Cavalcanti, Hans Richter, et Sergueï Eisenstein, pour ne citer que les plus célèbres⁴⁵. Les bénéficiaires des largesses de la châtelaine lui offrent des œuvres – des huiles notamment, qui sont toujours accrochées au château –, signent et illustrent un livre d'or qui fait figure d'annuaire des artistes de l'avant-garde européenne. Dès 1922, elle autorise les visiteurs à pénétrer dans la demeure trois après-midi par semaine ; on parcourt alors le parc, le donjon et trois salles du château (sans doute la salle des chevaliers, la salle à manger et la bibliothèque), outre le local du Musée romand. Les transactions *post-mortem* impliquent néanmoins un démantèlement partiel du domaine ; l'asile d'Orny et celui du Jura à Ballaigues reçoivent alors des objets mobiliers auxquels ils ont droit en vertu du testament : on ignore desquels il s'agit, point qui mériterait d'être éclairci. En effet, l'asile d'Orny est installé dans l'ancien château de Wolfgang Charles de Gingins, pourvu dans les années 1760 d'un beau mobilier⁴⁶. Lui aurait-il alors été restitué ?
- 24 Faute de sources explicites, on ne connaît pas l'ampleur des dons reçus par la Société du Musée les années suivantes, mais on peut imaginer qu'ils furent ponctuels et variés, comme en témoigne la réserve du château. Objets liturgiques catholiques baroques, armes à feu, coffrets et boîtes diverses, dessins, estampes, mobilier disparate, sont autant de marques de l'intérêt relatif porté au projet de Musée romand et de la difficulté de le constituer sans une politique volontaire et des moyens en conséquence – ce qui aurait sans doute impliqué un soutien et une reconnaissance des autorités cantonales que le Musée n'obtint jamais véritablement. Son statut demeure d'ailleurs ambigu :
- [...] le Musée romand a été fondé [par Henry de Mandrot] pour ouvrir au public son beau manoir familial, le conserver après lui et en faire un monument historique. Le musée de La Sarraz rappellera aux générations présentes et futures le beau passé d'une famille qui a joué un rôle en vue dans notre pays. [...] Nous voulons faire du trésor qui nous a été confié un musée historique et artistique dans un cadre approprié, unique dans le pays romand⁴⁷.
- 25 Cette hésitation entre un château-musée familial et un musée plus ambitieux a joué sans doute en sa défaveur ; annexe du Musée national suisse, le château de Wildeg, voué lui aussi à la mémoire d'une famille, a su s'inscrire dans le paysage muséal suisse, dans ce créneau spécifique, alors qu'Oberhofen, par exemple, qui présente un profil proche de celui de La Sarraz (musée familial des Pourtalès associé à un musée de l'Habitat patricien bernois) ne doit sans doute son salut qu'au fait qu'il a été propriété durant plusieurs

décennies du canton de Berne⁴⁸. Sa récente mutation en fondation (2009) entraînera sans doute des modifications dans son affectation.

Amplification – diversification des collections

- 26 C'est bien plus tardivement que le musée reçut des dons de quelque importance et sans plus guère de lien avec l'histoire de la famille de Gingins. En 1936, le musée cantonal d'Archéologie et d'Histoire fut légataire d'objets mobiliers de la part de la dernière descendante de la famille Giral-Zourbroude, qui vivait à Éclépens, près de La Sarraz⁴⁹. Cette institution n'ayant pas vocation à exposer ce type de collections, elle la confia à deux musées : celui de Nyon (porcelaines) et le château de La Sarraz pour des éléments variés de mobilier, répartis en quarante-quatre lots. Une partie de ce dépôt fut retirée en 1976 pour être transférée à la campagne de l'Élysée à Lausanne, qui devint alors un bâtiment officiel du Conseil d'État cantonal. La Société des amis du château hérita de sept lots, en contrepartie d'autres meubles qu'elle céda à l'État pour l'Élysée. Ce transfert compliqué et mal documenté⁵⁰ permet toutefois de connaître l'origine de plusieurs pièces importantes comme l'ensemble de sièges Louis XVI à tapisseries d'Aubusson du salon de musique et les chaises de la salle à manger.
- 27 En 1949, après la mort d'Hélène de Mandrot, Charles Knébel (1875-1964), premier conservateur du château, installa ses propres collections dans l'appartement qui surmonte la salle des chevaliers et qui avait été réaménagé dans la deuxième moitié du XIX^e siècle ; il les légua par la suite au Musée romand⁵¹. Il s'agit en grande partie des œuvres de son ancêtre, le peintre François Kaisermann (1765-1833), dont une large partie de la carrière se déroula à Rome dans le sillage de Louis Ducros. On trouve aussi des aquarelles du neveu de Kaisermann, Jean-François Knébel (1789-1822), qui avait aussi travaillé à Rome⁵². Les trois pièces de l'« appartement Knébel » accueillent des œuvres encadrées et du mobilier réputés avoir meublé la maison de Kaisermann à Rome ; la documentation est hélas lacunaire pour distinguer la part des apports de Charles Knébel et celle des objets déjà présents au château et pouvant avoir appartenu aux Gingins, notamment au colonel Louis qui avait lui aussi été en Italie à l'occasion de campagnes militaires.
- 28 Le rôle de Knébel demeure méconnu, mais on lui doit le premier catalogue des collections, qu'il décrit lui-même comme sommaire, étant destiné aux visiteurs locaux, de nature donc peu scientifique. Seul pour gérer le château durant des décennies, il s'autorisa quelques libertés qui font frémir les conservateurs actuels. Un article de presse de 1952 relate ainsi :
- 'Conserver', pour l'excellent homme dont je vous parle, s'entend au pied de la lettre [...]. L'autre hiver, il s'est avisé que des boiseries peintes seraient d'un plus bel effet dans leur teinte et leur texture naturelles [...], il a retroussé ses manches, il a décloué les boiseries, et dans la fontaine de la cour, à l'eau, au savon, à l'acide, il a décapé le chêne centenaire, qui a recouvré maintenant toute sa splendeur originelle
- ⁵³.
- 29 À son décès en 1964, le château avait gagné en notoriété ; le Musée est quelque peu réaménagé et plusieurs publications le présentent au public. Depuis lors, les conservateurs successifs ont notamment mené la tâche délicate de l'inventaire pièce à pièce, sans modifier en profondeur les dispositifs muséologiques mis en place durant la première moitié du XX^e siècle.

Un corpus / des corpus ?

- 30 On le constate, il est essentiel de connaître l'histoire du château et des ses propriétaires pour comprendre l'état actuel des collections. Loin d'être homogène, le corpus conservé révèle des aspects très différents de la vie des habitants du lieu : vie quotidienne, apparat patricien, résidence d'artistes d'avant-garde, dépôt d'un fonds d'œuvres sur papier dû à un artiste local émigré à Rome... L'analyse de deux salles montre toute la complexité de ce corpus et, dès lors, l'importance d'en maintenir autant que possible l'état actuel, en partie historique, afin de préserver des traces matérielles de sa provenance, à défaut de sources documentaires fiables.

Le grand salon

- 31 Partiellement détruit lors d'une dramatique inondation en février 2012⁵⁴, le grand salon a été réhabilité en 2014-2015. La découverte de remarquables fragments de décors peints des XVI^e-XVII^e siècles sous les boiseries et les tentures a rendu ce travail complexe ; une lecture archéologique de la paroi orientale est envisagée. Ces travaux ont été l'occasion de mener une brève étude pour déterminer les différents états de la pièce. Avant 2012, elle apparaissait comme un salon Louis XV, doté d'un mobilier bernois de belle qualité attribuable à l'ébéniste Matthäus Funk (**fig. 6**). Cette image était toutefois trompeuse ; les damas dorés n'avaient été tendus sur les murs que dans les années 1960 et, si une partie des boiseries remonte bien à la fin du XVIII^e siècle, le morceau de bravoure de la pièce, la cheminée et son trumeau de glace, datent eux des travaux menés en 1830 par Frédéric et Hyseline de Gingins⁵⁵. Le poêle en faïence du XVIII^e siècle, dont la provenance n'est pas certaine⁵⁶, n'a été remonté ici que vers 1960 également.

Figure 6

Le grand salon dans son état récent avec le mobilier attribuable à l'ébéniste Matthäus Funk, conservé dans cette pièce depuis près de deux siècles.

Phot. Rutz, Nicolas Alexandre. © Château de La Sarraz, Musée romand, 2012.

- 32 Les dessins du milieu du XIX^e siècle montrent l'état historique sans doute le plus cohérent, celui de 1830 (**voir fig. 3**). La cheminée est entourée de portraits d'ancêtres parmi lesquels on reconnaît en particulier ceux de Wolfgang-Charles de Gingins et de son épouse Élisabeth Tillier, par Friedrich Oelenhainz⁵⁷ (**fig. 7**) et d'autres toiles dont certaines sont aujourd'hui suspendues dans la salle des chevaliers voisine. Le mobilier représenté, de caractère Biedermeier, a été retrouvé au second étage, dans une chambre de bonne. D'abord considéré comme une copie des années 1900 – on trouve des exemples similaires dans les hôtels de la région⁵⁸ –, il s'est avéré bien plus ancien grâce au dessin précité⁵⁹. Des fragments de papier peint caractéristique des années 1820⁶⁰ ont été retrouvés sous les damas, semblables à ceux visibles sur le dessin.

Figure 7

Grand salon, portrait d'Elisabeth Tillier par Friedrich Oelenhainz, 1792.

Phot. Lüthi, Dave. © Château de La Sarraz, Musée romand, 2012.

- 33 Résultant du désintérêt pour le décor d'époque Restauration, l'état récent n'était peut-être pas complètement a-historique. Un inventaire du salon dressé en 1820⁶¹ précise qu'on y trouvait deux commodes à dessus de marbre (sans doute celles de Matthäus Funk), une console en marbre, une grande glace (celle de Johann Friedrich Funk I⁶² ?), six chaises, six fauteuils et un canapé en tapisserie. Ces sièges attribuables à Matthäus Funk⁶³ sont en quelque sorte le pivot autour duquel s'articule le reste du décor : attestés en 1820, ils figurent sur le dessin de 1862, puis dans l'inventaire dressé à la mort de Mandrot⁶⁴ et ils se trouvaient encore dans le salon avant les récents incidents, de même que les commodes. Si l'on ignore leur provenance – l'un des Gingins habitant à Berne, mais lequel⁶⁵ ? –, on a l'assurance de leur présence au château depuis deux siècles. L'emplacement des tableaux avait été un peu modifié, mais pour la plupart, les portraits présentés de part et d'autre de la cheminée figuraient aussi dans l'état documenté par le dessin de 1862. Une permanence partielle donc, mais une permanence tout de même.

La grande salle ou salle des chevaliers

- 34 L'appellation récente (vers 1900) de ce vaste espace résulte de son aménagement progressif comme salle principale du musée, avec mobilier, armes et tableaux. Un inventaire du XVIII^e siècle la décrit comme assez modestement meublée : deux lits de repos, deux fauteuils, douze chaises, deux grandes tables de noyer, un grand coffre, six chaises de paille, une tapisserie. En 1845⁶⁶, la salle a déjà acquis un statut patrimonial puisqu'elle est dotée de deux bahuts sculptés, d'un dressoir sculpté « garni d'antiquités »,

d'une table de marqueterie de Venise (aujourd'hui au premier étage) et, entre autres objets dits « antiques », d'une fenêtre à vitraux peints. Il s'agit sans doute non pas des vitraux d'imposte aux armes de la famille datés de 1830 mais de ceux, médiévaux, exposés aujourd'hui dans la « chapelle » créée vers 1835 pour y abriter le monument de François I^{er} de La Sarraz.

Figure 8

La salle des chevaliers vers 1900. Photographie anonyme.

© Château de La Sarraz, Musée romand.

- 35 À l'époque des Mandrot, la salle se présentait comme un véritable capharnaüm, rassemblant un bric-à-brac d'objets, comme le montrent les premières photographies prises dans le château, sans doute à la fin du XIX^e siècle⁶⁷ (**fig. 8**) : y voisinent des sièges Henri II, Louis XIII, Louis XV, Louis XVI, cinq paires de bottes siciliennes, des devants de coffres, des armures, des fers à gaufre⁶⁸... Son estimation représente près du quart du mobilier du château inclus dans l'inventaire de 1920 : c'est dire l'importance prise par les collections qui y sont exposées. Selon Alexis Forel, cofondateur du Musée romand, plusieurs objets qui y sont présentés n'auraient jamais quitté le château – ce que l'on ne peut guère vérifier – : il cite notamment la peinture représentant l'entrée triomphale du baron Joseph de Gingins (daté 1583) et plusieurs portraits du XVI^e siècle, aujourd'hui pour la plupart toujours conservés dans la salle⁶⁹ (**fig. 9**).

Figure 9

Portrait posthume de François II de Gingins, baron de La Sarraz (1506-1578) par Bartholomäus Sarburgh (ca. 1590-après 1637, actif à Berne vers 1620-1623).

Phot. Lüthi, Dave. © Château de La Sarraz, Musée romand, 2012.

- 36 L'état actuel (**fig. 10**) résulte en partie de cette configuration « haute époque », avec les meubles gothiques et Renaissance (sans doute en grande partie des faux, ou des faux partiels) achetés par Frédéric ou hérités d'Hélène de Gingins et les portraits de famille légués par les différentes branches à leur extinction – et qui ne figurent pas dans les inventaires puisqu'ils sont considérés comme des biens immeubles. Deux vases de la fin du XIX^e siècle sont sans doute des apports des Mandrot, dans la mouvance de l'école de broderie Art nouveau fondée par Hélène, qui a acquis plusieurs objets dans ce goût⁷⁰. La mutation récente de cet espace en salle des mariages a nécessité la mise à l'écart d'une grande partie du mobilier et des objets « anecdotiques », ce qui lui confère un caractère plus solennel et moins muséal.

Figure 10

La salle des chevaliers dans son état actuel.

Phot. Lüthi, Dave. © Château de La Sarraz, Musée romand, 2012.

Des collections pour quel musée ?

- 37 À la lumière des recherches en cours et dont cette contribution ne donne qu'un état intermédiaire, la complexité des collections conservées au château de La Sarraz apparaît de manière passionnante. Elle pose toutefois le problème de la présentation d'objets de qualités diverses, de provenances variées, aux « discours » pluriels – c'est toute la thématique du *Kunstdenkmal*, l'objet d'art et d'histoire – dans un décor remanié et qui ne facilite pas la présentation muséale. En effet, les dimensions très variables des salles – de la chambrette à la salle monumentale, en passant par les couloirs tortueux et les chambres de bonne – l'exposition au nord d'une grande partie des appartements et le plan labyrinthique du château ne concourent pas à la conception d'un parcours de visite de l'édifice aisé et « grand public ». En outre, comme souvent⁷¹, l'histoire de l'aménagement du musée est très mal documentée et nécessite encore des approfondissements : dans certaines pièces, l'effet d'« instantané domestique » est si fort qu'on doute qu'un conservateur ait pu la recréer. Et pourtant... cette « authenticité » est bien une construction du *xx^e* siècle, dans la mouvance des *period rooms*⁷², très à la mode en Suisse dès les années 1890 (fig. 11).

Figure 11

Dans le salon de musique, le meuble à tapisserie d'Aubusson (fables de La Fontaine) provenant du legs Zourbroude voisine avec le mobilier et les portraits de famille.

Phot. Rutz, Nicolas Alexandre. © Château de La Sarraz, Musée romand, 2012.

- 38 Au travers de l'étude historique des collections, des pistes se dessinent néanmoins ; aux collections qui ont leur propre cohérence – le fonds Knébel, le fonds Hélène de Mandrot – doivent se juxtaposer celles plus importantes quantitativement et, sans doute aussi, historiquement, constituées par les différentes branches de la famille de Gingins et celle, encore difficile à cerner, du Musée romand fondé par Henry de Mandrot. Unique en son genre en Suisse romande, le fonds patricien de Gingins mérite en particulier d'être valorisé. Une campagne photographique a été entamée, notamment pour les portraits, l'orfèvrerie et les objets d'art. L'inventaire mené par l'Université suit son cours, et la perspective d'une publication, en marge de la nouvelle muséologie actuellement en gestation, apparaît de plus en plus comme une nécessité. Gageons qu'en dépit des problèmes financiers actuels que rencontre la Société des amis du château, la renaissance du musée aboutisse, enfin, à la mise en valeur de collections de grande qualité.

NOTES

1. - Faculté des Lettres, section d'histoire de l'art. Le séminaire a été conduit par l'auteur, assisté de Frédéric Python, assistant diplômé, durant trois semestres en 2012-2013 ; il se poursuit en 2015-2016 avec l'assistance de Gilles Prod'homme.
2. - Voir les articles suivants : LÜTHI, Dave. « Portrait mobilier d'une famille patricienne. Le cadre de vie des Gingins au XVIII^e siècle : entre opulence contrôlée et obligation sociale ». *Monuments vaudois*, 2012, 3, p. 10-20 ; DECRAUSAZ, Denis. « Les portraits des Gingins par Pierre Guillibaud, ou Les désirs de paraître d'une famille patricienne ». *Monuments vaudois*, 2013, 4, p. 53-42 ; JEANDREVIN, Aline. « Couteaux, fourchettes, chandeliers-trompette : Les collections d'argenterie du château de La Sarraz ». *Monuments vaudois*, 2014, 5, p. 37-47.
3. - Dans la région, on peut citer le musée Alexis-Forel à Morges, demeure du collectionneur transformée en musée en 1919. Cofondateur du Musée romand, il avait d'abord songé à déposer ses collections à La Sarraz (FOREL, François. « Le musée Alexis Forel ». *Revue historique vaudoise*, 94, 1986, p. 109-121 ; TOEDTLI, Nathalie. *Le Musée Alexis Forel : une maison ouverte au public*. Mémoire de licence en histoire de l'art. Lausanne : Université de Lausanne, 1998).
4. - Sur l'histoire du château : GROTE, Michèle. « Analyse historique et dépouillement des archives ». Dans *Château de La Sarraz, rénovation 2000. Étape 1 : connaissance du château, rapport final*. [La Sarraz] : Société des amis du château de La Sarraz, juillet 1988, p. 43-108.
5. - PANOFKY, Erwin. *Tomb sculpture: its changing aspects from ancient Egypt to Bernini*. Londres : Thames and Hudson, 1964, p. 64.
6. - Sur son histoire, voir notamment : ANTILLE, Véronique. *Les de Gingins face à la révolution vaudoise : vie quotidienne, bouleversements et résistances, d'après la correspondance entre Wolfgang Charles de Gingins et son fils Antoine Charles (1798-1804)*. Mémoire de licence en histoire. Lausanne : Université de Lausanne, 2005 ; MONBARON, Patrick-Ronald. « La baronnie de La Sarraz et la Maison de Gingins sous l'Ancien Régime bernois, (1536-1798) : aperçu de la complexité des rapports politiques ». *Château de la Sarraz : bulletin d'information de la Société des amis du château de la Sarraz-Musée romand*, 1983, p. 7-17 ; REYMOND, Maxime. « [La famille de] Gingins ». *Recueil des généalogies vaudoises*, 1935, vol. 2, p. 51-112.
7. - MONBARON, Patrick-Ronald. Art. cit..
8. - ANTILLE, Véronique. Mémoire cité.
9. - Les Mestral par exemple, dont les diverses branches édifient trois châteaux près de Morges entre 1710 et 1730.
10. - BISSEGGER, Paul. *Le Moyen Âge romantique au Pays de Vaud : 1825-1850 : premier épanouissement d'une architecture néo-médiévale*. Lausanne : Bibliothèque historique vaudoise, 1985, p. 37-38.
11. - *Ibid.* p. 38. DESARZENS, Nathalie. « La Sarraz. Chapelle Saint-Antoine ». Dans LÜTHI, Dave (dir.). *Le marbre & la poussière. Le patrimoine funéraire romand (XIV^e-XVIII^e siècle) : Vaud, Neuchâtel, Fribourg, Valais, Jura*. Lausanne : Cahiers d'archéologie romande, 2013, vol. 2, p. 56-57.
12. - COUTAZ, Gilbert. *Gingins, Frédéric de (La Sarraz)*. *Dictionnaire historique de la Suisse*. Voir le site : <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F31578.php> [consulté le 24.11.2014].
13. - GINGINS-LA-SARRA, Frédéric de. *Notice sur le monument sépulcral découvert à La Sarraz*. Lausanne : Blanchard, 1840. Voir le site : <http://books.google.ch/books?vid=BCULVD2202031>.
14. - HISELY, J.-J. *Frédéric de Gingins-La-Sarra, notice biographique*. Lausanne : Bridel, 1863, p. 17-18. Voir le site : http://books.google.ch/books?id=aQg7AAAAcAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false [consulté le 10/06/2016].

15. - Avec leurs cousins éloignés propriétaires du château de Gingins jusqu'à la mort de Louis-Henri-Albert en 1911, dernier du nom.
16. - Antoine-Charles de Gingins (1766-1823).
17. - Archives cantonales vaudoises (ACV), P château de La Sarraz, D 80.
18. - Sur ce livre, voir la synthèse récente de MÜLLER, Florence. *Le livre d'heures de Jean de Gingins*. Mémoire de maîtrise en histoire de l'art. Lausanne : université de Lausanne, 2015.
19. - ACV, PP 111/399, lettre du 28 octobre 1837.
20. - Inventaire du mobilier qui fait l'objet du pacte successoral passé entre le Musée romand et Henry de Mandrot, [1920] (ACV, P 111/714). Le livre d'heures est aujourd'hui conservé aux ACV.
21. - ACV, P château de La Sarraz, D 55.
22. - ACV, P château de La Sarraz, D 55.
23. - L'inventaire succinct mentionne notamment plusieurs tableaux, dont des copies de Corrège, Maratti, Schidone, Murillo, Titien et Greuze, deux portraits de Charles et Jean de Bourgogne, 91 monnaies de l'Europe entière, des tabatières et des bonbonnières à incrustation de cuivre, de nacre, des meubles à marqueterie et incrustation de cuivre et d'écaïlle, des porcelaines de Chine, du Japon, de la Compagnie des Indes, de Saxe, de Capodimonte, etc. (ACV, P château de La Sarraz, D 121, *Catalogue des tableaux, objets d'art, monnaies, médailles et porcelaines de M. le baron F. de Gingins-La-Sarra qui seront vendus à l'enchère Jeudi 24 septembre et jours suivants [...], à Lausanne, campagne de Georgette*. Lausanne : Corbaz et Rouiller fils, 1863).
24. - ACV, PP 111/595.
25. - JEANDREVIN, Aline. Art. cit.
26. - LÜTHI, Dave. « Portrait mobilier... ». Art. cit., p. 10-20.
27. - RUTZ, Nicolas Alexandre. *La politique d'achats et de gestion de livres d'un noble vaudois au XVIII^e siècle. Le cas de Wolfgang-Charles de Gingins, seigneur de Chevilly*. Mémoire de maîtrise en histoire. Lausanne : université de Lausanne, 2014.
28. - MONBARON, Patrick-Ronald. « Aymon de Gingins-La Sarraz : (1823-1893) : le militaire, le colonisateur et le politique ». *Bulletins des amis du Château de La Sarraz*, 1987, p. 9-33.
29. - Rapport du comité de la Société du Musée romand, exercice 1912 (ACV, PP 111/1034) ; FOREL, Alexis. *Le Musée romand à la Sarraz*. Lausanne : Société suisse de publicité, 1914, p. 4. Le comité compte notamment dans ses rangs Eugène Ruffy, ancien président de la Confédération, le conseiller d'État Camille Decoppet – qui est lui aussi bientôt appelé au Conseil fédéral –, le professeur d'archéologie et d'histoire de l'art Aloys de Molin, le professeur de médecine et collectionneur d'art Édouard de Cérenville, le collectionneur et historien de l'art Alexis Forel, l'écrivain Robert de Traz.
30. - CLAVIEN, Alain. *Les Helvétistes : intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle*. Lausanne : Société d'histoire de la Suisse romande/Éditions d'en bas, 1993.
31. - VIBE, Sabine. *Le musée du Vieux Lausanne : genèse*. Mémoire de licence en histoire de l'art. Lausanne : université de Lausanne, 1998.
32. - Projet de clause testamentaire, 15 août 1910 (ACV, PP 111/987).
33. - Cette citation, comme les suivantes : pacte successoral entre Hélène de Gingins et la Société du Musée romand, 11 janvier 1912 (ACV, PP 111/988).
34. - Rapport du comité de la Société du Musée romand, exercice 1912 (ACV, PP 111/1034).
35. - Situé en Argovie, ce château est alors géré par le Musée national suisse (ACKERMANN, Felix, MÜLLER, Felix, REDING, Christoph. *Le château de Wildegg*. Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, 2013).
36. - LAFONTANT VALLOTON, Chantal. *Entre le musée et le marché : Heinrich Angst, collectionneur, marchand et premier directeur du Musée national suisse*. Berne : Lang, 2007 ; HUGUENIN, Claire. « Un musée d'histoire vaudois ? ». *Revue historique vaudoise*, 2014, 122, p. 39-53.

37. - La famille des comtes de Hallwyl lègue en 1907 sa collection abritée dans le château du même nom au Musée national suisse, notamment 60 portraits, de la vaisselle d'argent, des armes, de la porcelaine, etc. (*La Revue*, 5 octobre 1907).
38. - Allusion probable aux collections des patrons horlogers juifs de La Chaux-de-Fonds, pour la plupart d'origine alsacienne.
39. - Assemblée générale du 11 mars 1916, rapport du comité (ACV, PP 111/1034).
40. - Cartothèque des collections du Musée romand, 1912-1923 (ACV, PP 111/1039).
41. - Assemblée générale du 11 mars 1916, rapport du comité (ACV, PP 111/1034).
42. - Pour en rester à un cadre régional, notons que les collections historiques exposées à Vevey dès 1897 et celles du Musée historique de Lausanne, ouvert en 1918, sont également très disparates (LÜTHI, Dave. « Un « temple des arts et des sciences » ? L'architecture du Musée Jenisch (1890-1897) ». *Annales veveysannes*, 2012, p. 62-77 ; HUGUENIN, Claire. Art. cit.).
43. - VALET, Myriam (dir.). *Un siècle de Musée romand*. Musée romand. Cat. expo. 1^{er} juin 2012-31 mai 2013. La Sarraz : château de La Sarraz, 2012.
44. - Hélène de Mandrot conserve l'usufruit jusqu'à sa mort (ACV, PP 111/989, convention).
45. - BAUDIN, Antoine. *Hélène de Mandrot et la Maison des artistes de La Sarraz*. Lausanne : Payot, 1998.
46. - LÜTHI, Dave. « Portrait mobilier... ». Art. cit.
47. - Assemblée générale du 17 septembre 1921 (ACV, PP 111/1034).
48. - HESS, Rosmarie. *Schloss Oberhofen am Thunersee/Le château d'Oberhofen sur le lac de Thoune*. Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, 1994.
49. - HUGUENIN, Claire. *Collection Zourbroude - MCAH* [rapport inédit]. Lausanne : musée cantonal d'Archéologie et d'Histoire, 2012.
50. - C'est un fonctionnaire de la ville de Lausanne qui dresse l'inventaire.
51. - Coupure de presse datée « été 1949 » : « dans quelques salles, M. Knébel a installé ses collections personnelles [...]. Je n'ai pas à faire ici de critique d'art. Je constate simplement que, sur le thème "maison bourgeoise", M. Charles Knébel a réussi ce qu'on pouvait imaginer de mieux » (ACV, dossier ATS Knébel-Favez Charles).
52. - HAUPTMAN, William (dir.). *Peindre l'Italie: Keiserman et Knébel : deux Vaudois à Rome vers 1800*. Cat. expo., Lausanne, Musée historique, 2 septembre 2005-8 janvier 2006. Lausanne : Musée historique de Lausanne, 2005.
53. - Article d'un journal non identifié, daté mars 1952 (ACV, dossier ATS Knébel-Favez, Charles).
54. - « Grand salon du château de La Sarraz inondé ». *24 Heures*, 29 février 2012.
55. - La cheminée est fournie par le marbrier Turel de Lausanne (ACV, P château de La Sarraz, D 43, factures diverses).
56. - KULLING, Catherine. *Poêles en catelles du Pays de Vaud : confort et prestige. Les principaux centres de fabrication au XVIII^e siècle*. Lausanne : Association du Vieux-Lausanne/Musée historique de Lausanne, 2001, p. 50 ; la localisation ancienne au château d'Orny est remise en question avec raison par cette auteure.
57. - 6 avril 1792, paiement pour trois tableaux au peintre Oelenhainz, 672 francs (ACV, P château de La Sarraz, C 446/3). Le portrait de la belle-fille de Wolfgang-Charles n'est pas localisé.
58. - Par exemple au *Montreux-Palace* (1904-1906) ; mobilier recensé par nos soins en 2002.
59. - L'inventaire de 1845 confirme la présence de ce mobilier dans le salon (ACV, P château de La Sarraz, D 80).
60. - Selon l'étude menée par Helen Bieri-Thomson, directrice du Musée national suisse – château de Prangins.
61. - ACV, P château de La Sarraz, D 43.
62. - Est-ce la glace achetée en 1788 à [Johann Friedrich II] Funk par Wolfgang-Charles pour 120 francs (ACV, P château de La Sarraz, C 446/3, 22 novembre 1788) ou l'une des deux, sans doute dues à son père Johann Friedrich I, qui sont encore au château ?

63. - Sur cette dynastie d'ébénistes, voir FISCHER, Hermann von. *Fonck à Berne: Möbel und Ausstattungen der Kunsthandwerkerfamilie Funk im 18. Jahrhundert in Bern*. Berne : Stämpfli, 2002.
64. - Inventaire du mobilier qui fait l'objet du pacte successoral passé entre le Musée romand et Henry de Mandrot, [1920] (ACV, P 111/714).
65. - Il pourrait s'agir d'Amédée Philippe, de Victor de Gingins ou de Frédéric de Gingins, dont les livres de raison citent plusieurs paiements faits à Funk, mais jamais pour des sièges ; les comptes ne sont toutefois pas tous conservés. Ceux de Wolfgang-Charles, plus complets, ne citent pas non plus de sièges dus à Funk (ACV, P château de La Sarraz, C 243/3 ; C 384 ; C 446/1-3 ; C 487).
66. - L'inventaire de 1820, qui ne concerne sans doute qu'une moitié du château alors partagé entre Frédéric et Henri, ne mentionne pas cette salle.
67. - Château de La Sarraz, collections iconographiques.
68. - Inventaire du mobilier qui fait l'objet du pacte successoral passé entre le Musée romand et Henry de Mandrot, [1920] (ACV, P 111/714).
69. - FOREL, Alexis. *Le Musée romand à la Sarraz*. Op. cit., p. 11. Plusieurs portraits ont en fait été réalisés de façon posthume au XVII^e siècle, d'autres sont des copies du XVIII^e.
70. - À propos de cette école : BAUDIN, Antoine. *Hélène de Mandrot et la Maison des artistes de La Sarraz*. Op. cit.
71. - ACKERMANN, Felix, MÜLLER, Felix, REDING, Christoph. *Le château de Wildegg*. Op. cit., p. 35.
72. - *Period room* : « Unter dem Begriff 'Period Room' werden originale oder teiloriginale historische Raumarchitekturen in unterschiedlicher Erhaltung verstanden. Im seltenen Idealfall ist nicht nur die Raumarchitektur (Täfer, Stukkaturen, Tapeten, Tapisserien usw.) weitgehend original erhalten, sondern auch das zugehörige historische Mobiliar. Verbreitet ist die Erhaltung einer Raumarchitektur entweder ohne Originalmobiliar oder ergänzt mit Mobiliarausstattung aus stilistisch und typologisch passendem Sammlungsgut » (SCHUBIGER, Benno. « 'Period Rooms' als museographische Gattung : 'Historische Zimmer' in Schweizer Museen ». *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 2009, 66, 2-3, p. 81-110, ici p. 82. Voir le site : <http://dx.doi.org/10.5169/seals-169826> [consulté le 10/06/2016].

RÉSUMÉS

Le château de La Sarraz (Suisse) abrite une collection d'objets mobiliers de premier plan, encore méconnue. Elle fait actuellement l'objet d'un inventaire scientifique mené par des étudiants de l'Université de Lausanne. Plusieurs strates composent le fonds, riche de plusieurs milliers d'objets. Aux meubles et tableaux des différentes branches de la famille de Gingins, regroupés au château dans le courant du XIX^e siècle, s'ajoutent notamment les objets achetés par l'historien et châtelain Frédéric de Gingins, qui transforme le château en musée dynastique, et les œuvres d'art contemporain offertes à la dernière occupante des lieux, Hélène de Mandrot, qui y avait fondé une Maison des artistes : Moholy-Nagy, Le Corbusier et Oskar Schlemmer voisinent ainsi avec des portraits bernois du XVIII^e siècle et du mobilier Renaissance. Enfin, le premier conservateur du château, Charles Knébel, ajoute sa collection personnelle de peinture au milieu du XX^e siècle : des vues de Rome de l'époque néo-classique, signées par deux artistes vaudois de renom qui comptent parmi ses ancêtres. L'inventaire actuel s'attache à mettre en évidence ces différentes couches historiques, mais il cherche aussi à les valoriser autant individuellement que

mutuellement. L'article montre en effet que l'état actuel du château, succession de *period rooms* aménagée depuis les années 1920, est indissociable de la pluralité des collections.

The castle of La Sarraz (Switzerland) houses a remarkable collection of movable objects, still unknown. It is currently being scientifically inventoried by students of the University of Lausanne. The collection – rich of many thousands items – is composed of several layers. To the pieces of furniture and paintings belonging to the different branches of the de Gingins family, gathered at the castle during the 19th century, are notably added the items bought by the historian and chatelain Frédéric de Gingins – who transformed the castle into a dynastic museum – and the contemporary works of art given to the last person who lived there, Hélène de Mandrot, who had founded an Artists' House there: Moholy-Nagy, Le Corbusier and Oskar Schlemmer are thus neighbours to 18th century Bernese portraits and Renaissance furniture. Finally, the castle's first curator, Charles Knébel, adds his personal paintings collection by the middle of the 20th century: neo-classical views of Rome, signed by two renowned Vaudois artists among his ancestors. The current inventory puts emphasis on the different historical layers, but it also seeks to enhance them individually as much as mutually. Indeed, the article shows that the castle's current state, a succession of *period rooms* arranged since the 1920s, cannot be dissociated from the plurality of the collections.

INDEX

Mots-clés : inventaire, histoire d'une collection, collection de mobilier, château-musée, La Sarraz (Vaud, Suisse)

Keywords : inventory, history of a collection, collection of objects, castle-museum, La Sarraz (Vaud, Switzerland)

AUTEUR

DAVE LÜTHI

Professeur en histoire de l'architecture et du patrimoine, université de Lausanne, faculté des Lettres, section d'histoire de l'art Dave.Luthi@unil.ch